

<b>Zeitschrift:</b>	Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
<b>Herausgeber:</b>	Revue de Théologie et de Philosophie
<b>Band:</b>	40 (1907)
<b>Heft:</b>	2-3
 <b>Artikel:</b>	Quelques faits bibliques : à la lumière du réveil gallois
<b>Autor:</b>	Bornand, Roger
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-379817">https://doi.org/10.5169/seals-379817</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# QUELQUES FAITS BIBLIQUES A LA LUMIÈRE DU RÉVEIL GALLOIS

PAR

ROGER BORNAND

pasteur.

---

## I

### Points de comparaison.

Dans l'introduction qu'il place en tête du volume intitulé: *Les Apôtres*, où il parle de l'époque à laquelle nous voulons aussi nous reporter, Ernest Renan fait remarquer que, de toute cette histoire, « l'ensemble seul est certain »; car, dit-il, « tous les détails prêtent plus ou moins au doute par suite du caractère légendaire des documents<sup>1</sup>. »

Ce doute à l'égard de ces documents et le fait de leur attribuer un caractère légendaire proviennent, dans une large mesure, d'une cause facile à déterminer. Par suite d'une façon de penser, lentement modelée par les siècles, nous en sommes venus à considérer les phénomènes, les événements, les expériences, dont les récits bibliques nous parlent, comme uniques et spéciaux à une période de temps, assez longue il est vrai, qui serait actuellement close. En vertu de cette idée, on se représente qu'à cette époque les relations des hommes avec Dieu, et surtout de Dieu avec les hommes,

<sup>1</sup> *Les apôtres*, édit. de 1866, p. vi.

étaient tout autres que celles qui les unissent encore aujourd'hui. Et, d'une manière générale, on tient pour possibles dans ces temps bibliques des phénomènes que l'on considère comme irréalisables à notre époque.

Les esprits à tendances orthodoxes en viennent alors à glorifier tous les actes et toutes les manifestations dont les écrits sacrés contiennent le récit, comme de merveilleuses dispensations de la grâce de Dieu, tandis que ceux qui aiment à s'expliquer rationnellement le pourquoi de toutes choses mettent de côté, avec non moins d'énergie, ce qu'ils ne parviennent point à classer rapidement suivant leurs formules.

En bien des cas, les uns et les autres ont tort. Il nous faut, souvent encore, réserver notre jugement, tous les points de la cause n'ayant pas été soumis à un examen suffisamment éclairé. Très fréquemment aussi, si nous prenions soin de regarder autour de nous et de rechercher si nous ne découvrions pas quelque chose d'analogue à ce que nous admirons aveuglément ou condamnons sans appel, nous nous apercevrions que ces faits bibliques qui nous ont choqués ou émerveillés sont moins surprenants ou moins magnifiques que nous ne le pensions. Ce qui nous semble explicable seulement, par le miracle pour les uns, par la tromperie ou l'erreur pour les autres, deviendrait tout simplement un phénomène peut-être assez rare, mais dont nous avons d'autres exemples encore et dûment constatés, à des époques très distantes, en des milieux fort divers.

Conformément à cette méthode, nous avons l'intention de rapprocher deux grands mouvements d'enthousiasme religieux, afin de les éclairer l'un par l'autre ; ces deux mouvements se sont produits l'un à la naissance de l'Eglise chrétienne et l'autre à notre époque ; ce dernier est le Réveil du Pays de Galles. Entre eux les points de contact sont fréquents et frappants. La ferveur de l'un nous rappelle vivement la ferveur de l'autre. Le Réveil gallois évoque, en bien des cas, le souvenir du Réveil du premier siècle chrétien et, *mutatis mutandis*, reproduit sous nos yeux de nombreux faits dont nous parle le Nouveau-Testament. En les comparant l'un à

l'autre, il suffit de tenir compte de la différence des temps et des milieux, dont l'influence est ici moins grande qu'on ne le pourrait croire.

## II

### Réveil gallois et Eglise primitive.

Entre les grands bouleversements spirituels que ces deux noms évoquent, il y a pourtant, nous dira-t-on, une divergence fondamentale qui devrait empêcher tout rapprochement. Cette divergence est la suivante : le Réveil gallois, comme son nom l'indique, parle de renouveau, d'une vie qui se ranime, d'une foi qui reprend sa vigueur et qui existait déjà auparavant, comme le feu qui éclate après avoir longtemps couvé sous la cendre ; la flamme a jailli brusquement, parce que le vent de l'Esprit a passé par là avec toute sa puissance. Il presuppose donc l'existence plusieurs fois séculaire de l'Eglise chrétienne pour pouvoir se produire. L'établissement de l'Eglise primitive est, au contraire, une création de toutes pièces, une première floraison ; il n'y avait rien avant, après il y a tout.

Cette difficulté est plus apparente que réelle. Il n'y a pas eu de génération spontanée dans un cas plus que dans l'autre. Si le sol favorable à l'éclosion du Réveil gallois et de tous les Réveils antérieurs, ou qui pourront encore se produire, est nécessairement un milieu saturé d'idées chrétiennes, la brusque et rapide extension du christianisme après la mort de Jésus et dès la Pentecôte ne s'explique que parce que l'âme du peuple juif était remplie de l'attente du Messie, pénétrée de l'espoir, — peu importe sa forme trop matérielle, — que Dieu enverrait son « serviteur » pour fonder son Royaume dans le pays de la promesse. Et, à ce propos, les récits du Livre des Actes sont intéressants à étudier et leurs enseignements significatifs.

Partout où les premiers missionnaires prêchent l'Evangile parmi les païens, nous voyons que les conversions sont à l'origine peu nombreuses. Et si, promptement, le nombre des

adhérents s'accroît, ce n'est jamais que par assimilation continue de nouveaux croyants. Le travail de conquête, dans ce milieu, est individuel, parce qu'il n'y a pas une préparation antérieure qui le facilite. A Ephèse, il sont douze auxquels Paul impose les mains (Actes XIX, 12) ; à Athènes, après son discours à l'Aéropage, « quelques-uns néanmoins s'attachèrent à lui et crurent » (Actes XVII, 34). Et si, à Antioche de Syrie, il est parlé d' « une foule assez nombreuse » (Actes XI, 24), à Icône d' « une grande multitude » (Actes XIV, 1), nous ne devons pas oublier que ces cités orientales possédaient d'importantes colonies juives. C'est dans leurs synagogues que Paul et ses compagnons parlent ; ce n'est que dans leur milieu et celui des prosélytes, milieux prédisposés par leurs croyances propres, que peuvent se recruter des « foules » de croyants.

Les seuls chiffres importants que le Livre des Actes ait conservés se rapportent, en effet, aux convertis juifs, qui avaient même pu connaître et entendre Jésus. Le jour de la Pentecôte, « le nombre des disciples s'augmenta d'environ trois mille âmes ». (Actes II, 41.) Plus tard, et toujours à Jérusalem, lorsque le succès de Pierre et de Jean fut devenu assez grand pour inquiéter les chefs du peuple et faire jeter les apôtres en prison, la persécution n'aura d'autre résultat que de favoriser leur propagande ; et, parmi ceux qui crurent, « le nombre des hommes s'éleva à environ cinq mille ». (Actes IV, 4.)

Il n'y a rien là d'impossible, ni même de surprenant ; quand Pierre dit, le jour de la Pentecôte : « que toute la maison d'Israël sache donc avec certitude que Dieu a fait Seigneur et Messie ce Jésus que vous avez crucifié », il parle à des gens avertis, il s'adresse à des âmes susceptibles d'être *réveillées* de leur indifférence ou de leur aveuglement et qui savent parfaitement ce qu'il leur annonce. Même en faisant la part de l'exagération involontaire d'une évaluation faite en gros et de la tradition, nous pouvons tenir pour vrais ces chiffres ; car, toutes proportions gardées, nous revoyons aujourd'hui le même élan religieux dans les églises galloises. A Tonypandy,

en quatre ans, la communauté de la Trinité a vu passer le nombre de ses membres de 115 à 750, celui des écoles du dimanche de 180 à 900<sup>1</sup>. Dans le district de Wrexham, il y eut plus de 2000 convertis en peu de temps<sup>2</sup>.

Mais lorsque la vie religieuse est intense, quand le bouillonnement intérieur est impétueux, on en constate toujours quelque chose au dehors ; les sentiments surexcités se manifestent par des actes étranges aux yeux de la foule froide et indifférente. Il en fut ainsi le jour de la Pentecôte, comme au Pays de Galles ; et ces manifestations très semblables provoquent aussi des moqueries et des critiques identiques. Les uns disent : « Que veut dire ceci ? » et examinent avec sympathie cet élan religieux ; d'autres n'y voient que matière à plaisanterie ; « ils sont pleins de vin doux » disaient les Juifs (Actes II, 13), et un journal médical de l'Angleterre, le *Lancet*, qualifie à son tour le réveil « d'explosion hystérique », de « débauche d'émotionalisme », ajoutant que « si ces excès ne s'arrêtent pas, il y aura bientôt lieu de bâtir une demi-douzaine d'asiles d'aliénés dans le Pays de Galles<sup>3</sup>. »

En nous tenant simplement à l'apparence extérieure, nous trouvons encore bien d'autres points de contact entre les groupements de chrétiens du premier siècle et les assemblées revivalistes galloises. Leur composition, tout d'abord, est la même. Paul écrivait aux Corinthiens : « Considérez, frères, que parmi vous qui avez été appelés il n'y a ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. » (1 Cor. I, 26.) M. Bois a fait la même constatation au Pays de Galles : « Le Réveil n'a gagné presque que des mineurs et des paysans ; les classes supérieures, dirigeantes, intellectuelles, les patrons d'usines, les directeurs de mines,

<sup>1</sup> HENRI BOIS, professeur à la faculté de théologie de Montauban : *Le Réveil du Pays de Galles*. Toulouse et Genève, Jeheber. Page 608. — Nous empruntons nos citations à cet ouvrage remarquable ; les documents et les faits ont été recueillis par M. H. Bois avec un réel souci d'impartialité et d'exactitude, et toute son étude a une grande valeur scientifique. Nous nous contenterons donc d'indiquer par la suite le nom de l'auteur dans nos citations, pour renvoyer à ce volume.

<sup>2</sup> H. Bois, p. 566. — <sup>3</sup> H. Bois, p. 570.

les employés supérieurs, etc., n'ont été que peu ou point touchés par le Réveil<sup>1</sup>. » Jadis aussi, Luc ne notait-il pas avec une évidente satisfaction la présence rare, et d'autant plus digne de mention, de Denys l'Aréopagite parmi les convertis d'Athènes. (Actes XVII, 34.)

Comme Pierre, Jacques, Jean et leurs compagnons, pêcheurs galiléens, comme Matthieu, employé d'un bureau de péage, les promoteurs du Réveil ne sont que de petites gens : Mrs Jones est la femme d'un fermier, Evan et Dan Roberts étaient mineurs, Evan Lloyd Jones carrier, Annie et Maggie Davies, les principales chanteuses, ont la même origine. Et si les pasteurs ont été, en général, beaucoup plus sympathiques à ce mouvement que les docteurs de la loi ne le furent à l'enseignement de Jésus, ils n'ont pas plus qu'eux pris une part importante à ce renouvellement intense de la vie religieuse.

Dans un cas comme dans l'autre, l'organisation des cultes est rudimentaire. Tout le monde priaît, prophétisait, parlait en langues aux temps primitifs, et Paul doit remettre un peu d'ordre dans ces milieux débordants d'enthousiasme. Il en va de même dans les assemblées revivalistes : enfants et vieillards, hommes et femmes prennent la parole, fréquemment même plusieurs à la fois. Mais après ces temps de ferveur on éprouve toujours le besoin d'établir plus solidement l'édifice spirituel dont on vient de jeter les bases ; au Pays de Galles le sermon, qui instruit, reprend alors sa place<sup>2</sup>, comme dans l'Eglise apostolique certains personnages, presbytres ou évêques, se voient bientôt investis d'une autorité spéciale.

Et les mêmes causes produisant toujours les mêmes effets, nous rencontrons dans ce mouvement religieux contemporain jusqu'au défaut contre lequel l'apôtre des Gentils s'élevait avec force dans sa seconde lettre aux Thessaloniciens<sup>3</sup> : la négligence des devoirs de la vie journalière par une déviation dangereuse des sentiments et des émotions d'ordre reli-

<sup>1</sup> H. Bois, p. 605. — <sup>2</sup> H. Bois, p. 609. — <sup>3</sup> 2 Thes. III.

gieux. Un ministre méthodiste racontait qu'il avait eu une soixantaine de conversions dans sa propre Eglise, « mais le difficile, dit-il, c'est de décider les nouveaux convertis à travailler. » Ils passeraient volontiers tout leur temps à chanter et à prier. Ils changeraient aisément toute situation en une réunion de prière. Dans certains établissements d'instruction supérieure les élèves « ont remplacé les leçons par des réunions de prière<sup>1</sup>. » Les conseils si judicieux de l'apôtre Paul aux chrétiens de Thessalonique ne trouvent-ils pas ici de nouveau toute leur valeur ?

Voilà pour les points de détail; mais sur quelques phénomènes d'un ordre plus élevé, d'une nature plus spéciale, le Réveil du pays de Galles va nous permettre des rapprochements frappants avec les temps de la primitive Eglise et les récits bibliques du Nouveau Testament.

### III

#### L'émotionalisme

Le sentiment est un élément important de la religion. Avec l'activité de la volonté et de l'intelligence, il a sa part dans le développement de la vie religieuse, aussi bien chez l'individu qu'au sein d'un groupement d'hommes partageant les mêmes croyances. Nous le retrouvons dans tous les cultes.

En certaines heures de profonde émotion, il prend facilement même le pas sur la raison et la volonté; lorsqu'il devient ainsi prépondérant, nous assistons à des manifestations étranges et en quelque sorte morbides, dont toutes les religions, à toutes époques, nous ont donné des exemples. L'un des moyens les plus puissants de l'éveiller, en même temps que de lui permettre de s'exprimer, est la musique. Le chant et la musique instrumentale ont trouvé place, à ce titre, dans tous les cultes. Prêtre, prophète et musicien sont des fonctions qui vont fréquemment de pair, qui se complètent l'une l'autre. Orphée était non seulement habile musicien, mais

<sup>1</sup> H. Bois, p. 569 et note 1, même page.

aussi prêtre de Dyonybos ; à Chypre, Kinnyra porte les titres de chantre, devin et prêtre d'Aphrodité<sup>1</sup>.

Les Nabis israélites unissent aussi la musique à la prophétie. Après l'anéantissement de l'armée de Pharaon dans la Mer Rouge, « Marie, sœur d'Aaron, la prophétesse, prit en sa main un tambourin et toutes les femmes vinrent après elle, avec des tambourins et en dansant. » (Ex. XV, 20.) Et dans un joyeux délire elles chantaient la grande délivrance de leur peuple. Les prophètes que Saül rencontre en arrivant à Guibea-Elohim s'avançaient précédés « du luth, du tambourin, de la flûte et de la harpe. » (1 Sam. X, 5<sup>2</sup>.) La « main de l'Eternel » ne touche Elisée, devant le roi d'Israël, qu'au moment où un joueur de harpe demandé expressément par le prophète a agi sur ses sens par ses mélodies entraînantes (2 Rois III, 15). Le verbe hébreu נִבְּנָה, au niphal נִבְּנָה, signifie à la fois prophétiser et chanter.

Nous ne sommes donc point surpris d'apprendre que la musique ait joué un rôle capital dans le Réveil du Pays de Galles ; des jeunes filles, douées de voix fortes et pures, accompagnent Evan Roberts et les autres meneurs revivalistes ; elles sont un des moyens importants d'amener l'assemblée au degré voulu d'émotivité, comme Elisée le fut par le joueur de harpe. Evan Roberts reconnaît lui-même que les chanteuses qui le suivaient partout lui étaient indispensables ; Moody avait déjà fait le même aveu au sujet de son compagnon, le chanteur Sankey. Après l'annonce d'une conversion, quand un élan de gratitude soulève les cœurs ou bien lorsqu'une prière, un discours se prolonge trop, détruisant le charme ambiant, l'assemblée elle-même ou un soliste entonne un cantique qu'on ne craint pas de répéter plusieurs fois. M. Stead peut donc dire, avec raison, qu'un « caractère spécial de ce Réveil, c'est que l'Evangile y est chanté plutôt

<sup>1</sup> Hugo Gressmann, *Musik und Musikinstrumente im A. T.*, p. 14.

<sup>2</sup> Voir aussi 1 Chroniques XXV, 1 et suiv. ; les enfants d'Asaph qui prophétisaient en s'accompagnant de la harpe, du luth et des cymbales. Dans cet ordre de faits, à l'extrême degré d'émotion nerveuse, nous rencontrons les derviches hurleurs de l'Islam.

que prêché<sup>1.</sup> » M. Henri Bois fait une constatation analogue à propos d'Evan Roberts : « Sa chambre, dit-il, est un magasin de musique. Il possède, outre un puissant harmonium, un violon, une viole et une mandoline. Il pousse le Réveil dans la voie du chant, du chant à outrance<sup>2.</sup> »

Mais un phénomène typique du mouvement revivaliste gallois nous reporte directement aux manifestations les plus étranges dont on ait gardé le souvenir, à certains moments particuliers de ferveur religieuse. Nous voulons parler du *Hwyl*.

Il arrive parfois, au cours d'une réunion, qu'un assistant qui a commencé à parler ou à prier de son ton normal et habituel, s'anime peu à peu ; les sentiments augmentent d'intensité en son cœur ; dans son âme le bouillonnement de joie, d'amour, de gratitude est si énergique qu'il demande à se faire jour au dehors. Cet inspiré voudrait, tout en remerciant Dieu de ce qu'il éprouve, faire part aussi aux autres de son bonheur, leur communiquer quelque chose de son enthousiasme. Le timbre de sa voix se modifie alors ; il quitte le ton du discours, pour passer à celui du chant et se maintient sur une ou plusieurs notes pendant assez longtemps. Le rythme est scandé par des gestes vibrants et désordonnés. M. H. Bois note, à deux reprises, ce qu'il appelle un « sanglot hystérique » ; ailleurs la répétition du mot « *Diolch* », « comme un refrain<sup>3.</sup> »

Le *Hwyl* serait un phénomène ancien au Pays de Galles ; on le rencontrerait même en dehors du domaine religieux ; il y aurait donc là une forme d'expression propre aux Gallois, lorsqu'ils sont dominés par des sentiments puissants.

En tout cas, on doit le rapprocher d'autres manifestations du même genre que l'histoire religieuse nous fait connaître ; il suffit de rappeler, au milieu de plusieurs autres faits ana-

<sup>1</sup> *Au Pays de Galles*, par W. Stead, trad. de H. Rochat, H. Robert, Genève, p. 23.

<sup>2</sup> H. Bois, p. 410. Dans la période actuelle du Réveil, et autour d'Evan Roberts déprimé et surmené, le chant semble avoir disparu.

<sup>3</sup> M. H. Bois analyse de manière très exacte ce phénomène, p. 268 et suiv.

logues, l'habitude des devins arabes de rendre leurs oracles, non en langage ordinaire, mais en une sorte de mélopée, le « sag. » Mais il faut surtout, ici, nous souvenir de la glossolalie de l'Eglise de Corinthe et du don des langues au jour de la Pentecôte.

Ces phénomènes sont la manifestation puissante, irréfrénable d'une émotion intérieure violente; les paroles prononcées sont souvent incompréhensibles, puisque Paul conseille de traduire ensuite à l'assemblée ce qu'on a voulu dire, lorsqu'on s'est laissé entraîner par cet élan de ferveur intérieure. (1 Cor. XIV, 5, 13, 19.) Le jour de la Pentecôte les discours ne furent pas beaucoup plus intelligibles qu'à Corinthe, si nous en exceptons celui de Pierre. Car, sans cela, comment s'expliquer que les auditeurs se moquent de ces hommes et prétendent qu'ils sont tout bonnement ivres? Il est probable qu'alors le geste violent, désordonné, soulignait la parole et ajoutait à l'incohérence, — comme c'est le cas lorsqu'un Gallois est saisi par l'enthousiasme religieux et parle en Hwyl.

Ces actes, ces paroles, ces manifestations du geste et du langage n'ont d'importance que comme signe d'une extraordinaire émotion; le sentiment qui les a provoqués importe seul. Il est d'ailleurs dangereux de s'y laisser aller; ce peut être une cause d'égarement moral; on en vient à prendre ce qui est extérieur, factice, pour la preuve de la vie spirituelle; on se surexcite et l'on excite les autres d'une façon artificielle et sans aucun profit. Paul avertissait avec raison de prendre garde à la glossolalie. Nous voyons, en effet et aisément, les dangers religieux et même physiques d'une pareille explosion d'enthousiasme; ses avantages nous échappent.

Dans *Les Apôtres*, Ernest Renan a, très judicieusement, rapproché les phénomènes de même ordre que nous révèlent certains grands mouvements religieux et il les a parfaitement caractérisés<sup>1</sup>; à son tour, M. H. Bois met en parallèle les faits racontés par le Livre des Actes et ceux dont il fut le témoin

<sup>1</sup> *Les Apôtres*, chap. IV, p. 61, 68 et suiv.

chez les Gallois contemporains ; il donne la préférence au Hwyl sur la glossolalie ; le premier a au moins le mérite de s'exprimer en un langage intelligible aux auditeurs. Voici cette page du pénétrant psychologue :

« Je n'ai jamais et nulle part eu la sensation de comprendre l'Eglise primitive comme au Pays de Galles. Le Réveil gallois est, à bien des égards, une reproduction des phénomènes comme des états d'esprit de l'Eglise primitive. Il aide à comprendre, à réaliser les données du Livre des Actes et des épîtres de saint Paul. Quand nous lisons notre Nouveau-Témoignage, nous sommes tellement habitués à cette lecture dès l'enfance, nous reculons si bien tout cela dans le passé, et notre respect environne tous ces récits d'une telle auréole qu'ils deviennent pour nous quelque chose d'*irréel*, à force de devenir quelque chose tout ensemble de *banal* et de *sacré*. Mais à la lumière de phénomènes semblables à ceux du Réveil gallois, on retrouve la sensation du réel, de la vie. A la Pentecôte on faisait autant de bruit que dans les chapelles galloises, et dans l'Eglise de Corinthe il y avait autant de prières simultanées qu'à Aberaman, qu'à Aberdare ou à Liverpool. A Corinthe, il y avait même un Hwyl très particulier, beaucoup plus étrange que le Hwyl gallois, la glossolalie<sup>1</sup>. »

Nous trouvons ici encore un autre point de comparaison entre ce qui se passait au premier siècle de l'ère chrétienne et ce dont le Pays de Galles nous offre aujourd'hui l'exemple. La glossolalie, le Hwyl, les prières simultanées ne se produisent pas nécessairement partout où le sentiment religieux est intense ; mais ces manifestations anormales sont propres à certains milieux et à certaines circonstances. Au temps des apôtres, c'est à Jérusalem, le jour de la Pentecôte, et plus tard tout spécialement dans l'Eglise de Corinthe, que nous entendons parler en langues ; au Pays de Galles de même, le nord reste calme, et c'est dans le sud seulement qu'on se livre aux prières simultanées<sup>2</sup>.

Cette différence provient peut-être du tempérament d'une

<sup>1</sup> H. Bois, p. 321. — <sup>2</sup> H. Bois, p. 322.

population ; mais la présence en certains endroits de personnalités particulièrement impressionnables et faciles à surexciter intérieurement explique mieux encore l'origine de ces manifestations, dont la reproduction généralisée devrait être ensuite attribuée à une certaine contagion nerveuse ou à la suggestion. On serait en présence de phénomènes du même ordre, quoique moins graves, que ces séries de suicides ou d'incendies qu'on constate parfois à un même moment, dans un même lieu et qu'il faut attribuer à l'influence suggestive du premier acte<sup>1</sup>.

#### IV

##### Visions et hallucinations.

M. le Dr Binet-Sanglé, professeur à l'Ecole de psychologie de Paris, affirme que les religions sont surtout « l'œuvre des visionnaires » et que l'hallucination est « la principale source des mythes et des dogmes<sup>2</sup>. » Ce spécialiste a une manière de traiter les questions scientifiques, lorsqu'elles touchent au domaine religieux, qui enlève beaucoup de valeur à ses déclarations<sup>3</sup>. Il n'en est pas moins vrai que les visions et les hallucinations ont toujours joué un certain rôle dans le développement des individualités religieuses les plus puissantes

<sup>1</sup> La suggestion peut s'exercer dans l'hypnose où à l'état de veille : elle est beaucoup plus facile et fréquente qu'on ne le pense, disent certains savants. « Chaque homme est plus ou moins suggestible et par conséquent hypnotisable », affirme M. le prof. Aug. Forel (*Der Hypnotismus*, Stuttgart, 1902, 4<sup>e</sup> édition, p. 45), et M. le prof. Dr Stoll déclare à son tour que : « Les phénomènes de suggestion ou d'hypnose ne sont nullement restreints à des individus extrêmement nerveux et spirituellement plus ou moins anormaux.... On admet que 80 à 90 % des êtres humains des deux sexes sont accessibles à la suggestion.... la réceptivité vis-à-vis des influences suggestives, dont l'hypnose n'est qu'un cas spécial, s'est révélée comme une propriété très répandue et normale de l'âme humaine » (*Suggestion und Hypnotismus in der Völkerpsychologie*, von Dr Med. Otto Stoll, 2<sup>e</sup> édit., Leipzig, p. 12 et 13).

<sup>2</sup> Dr BINET-SANGLÉ, *Les prophètes juifs*, étude de psychologie morbide, page 115. Paris, Dujarric & Cie, 1905.

<sup>3</sup> M. W. James le cite comme type de ces savants qui professent ce qu'il appelle le « matérialisme médical », et qui, sous prétexte de science, discrépient les états d'esprits qu'ils ne peuvent comprendre.

et qu'il est habituel de les considérer avec un respect administratif dès qu'il en est question dans un document biblique. Les initiateurs religieux ont presque toujours été des tempéraments sensibles, des natures impressionnables ; les grandes émotions qui bouleversaient leur âme pouvaient aisément avoir une répercussion physiologique, dont les visions et les hallucinations sont la manifestation. Peut-être aussi leur état physique hypersensible a-t-il justement été une des conditions de leur développement religieux, comme un sens nouveau qui leur permettait d'entrer plus intimement en rapport avec l'infini. C'est l'hypothèse qu'émet M. W. James :

« En admettant que beaucoup de phénomènes religieux aient une origine pathologique, il n'y a rien là qui doive nous surprendre ou nous déconcerter. Aucun organisme ne peut procurer à son possesseur la vérité totale. Nous souffrons presque tous de quelque infirmité, sinon de quelque maladie, et nos infirmités même nous peuvent être d'un secours inattendu. Dans le tempérament de névropathe, nous trouvons la facilité aux émotions, qui est la condition nécessaire de la perception morale ; nous trouvons l'intensité de sentiment et la tendance à prendre tout au sérieux, qui sont l'essence même de l'énergie morale et de l'activité pratique ; nous trouvons enfin l'amour des idées métaphysiques et des intuitions mystiques, qui emportent l'âme bien loin du monde sensible et de ses intérêts vulgaires. N'est-il pas tout naturel que, grâce à ce tempérament, nous puissions pénétrer dans ces recoins mystérieux de l'univers, dans ces régions de vérité religieuse, où ne parviendra certes jamais l'épais bourgeois au système nerveux robuste qui vous fait sans cesse tâter ses biceps et, bombant fièrement sa poitrine, se glorifie d'avoir une santé à toute épreuve ? Si vraiment il existe, au-dessus des réalités sensibles, un domaine supérieur d'où puisse découler l'inspiration religieuse, il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'une des principales conditions pour la recevoir fût d'être névropathe<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> WILLIAM JAMES, *L'expérience religieuse*, essai de psychologie descriptive, traduction de Frank Abauzit, page 23 ; Paris, Alcan, et Genève, H. Kündig, 1906.

Ces visions et ces hallucinations, dont nous trouvons les traces dans la Bible, n'ont donc plus le caractère miraculeux qu'on leur a longtemps attribué ; elles rentrent dans la série des phénomènes dont nous arrivons aujourd'hui à connaître les causes avec une certaine exactitude.

Sous le courant mystérieux qui agitait les âmes galloises, de telles manifestations devaient nécessairement se produire ; et dans le Réveil du Pays de Galles, nous découvrons en effet divers phénomènes de ce genre qui nous intéressent parce qu'ils nous ramènent directement aux récits bibliques.

Interrogeons d'abord la vie d'un des principaux promoteurs du mouvement revivaliste, M<sup>rs</sup> Jones. M. H. Bois, dans son ouvrage si complet, lui fait l'honneur d'un chapitre spécial<sup>1</sup>, comme pour Evan Roberts. M<sup>rs</sup> Jones est femme d'un simple fermier, dont le domaine se trouve « dans les terrains marécageux situés entre Barmouth et Harlech » ; c'est donc une personne de condition modeste, comme les autres meneurs. Sa personnalité, discrète et calme, a pourtant conquise une renommée considérable par le fait d'une particularité de son œuvre ; elle voit des « lumières », ce qui, aux yeux d'un grand nombre, est un signe infaillible de sa mission divine.

M<sup>rs</sup> Jones, d'ailleurs, leur attribue elle-même cette signification. Lorsqu'elle a vu sa lumière, en cours de route ou au moment de se rendre à la chapelle, elle sent que l'œuvre qui s'accomplira sera sérieuse ; c'est une promesse de la présence de l'Esprit saint. Ces lumières lui apparaissent surtout le soir, mais aussi « en plein jour »<sup>2</sup>. Elle en voit tantôt une, tantôt plusieurs, et dans ce dernier cas elle y lit la révélation du nombre d'âmes qui vont se donner à Dieu dans la réunion qu'elle se prépare à présider.

Beaucoup d'autres personnes ont vu ces lumières qui couronnaient la chapelle de leur éclat, tandis qu'à l'intérieur M<sup>rs</sup> Jones dirigeait le meeting ; d'autres fois elles semblaient monter la garde à gauche et à droite de la maison de Dieu. Il faut noter même que des reporters furent envoyés par leurs

<sup>1</sup> H. Bois, p. 346 et suiv. — <sup>2</sup> H. Bois, p. 354.

journaux, afin de constater s'il s'agissait de superstition populaire ou de phénomènes réels, et qu'ils ont vu, eux aussi, la ou les lumières. Le mystérieux phénomène photique n'apparaît point seulement autour de M<sup>rs</sup> Jones ; ainsi deux jeunes gens, un jour, ont vu une étoile brillante descendre sur la chapelle où ils se rendaient ; « elle augmenta d'éclat et à sa lumière ils virent apparaître la figure d'un homme avec les bras étendus<sup>1</sup>. » Après qu'Evan Roberts eut dirigé des réunions en commun avec M<sup>rs</sup> Jones, il reçut à son tour le pouvoir miraculeux et l'on aperçut des lumières dans le voisinage des lieux où il se trouvait<sup>2</sup>.

Que sont ces lumières ? Des savants les ont cherchées afin de les observer méthodiquement et de les photographier ; ils n'ont point réussi. On a prétendu les expliquer par certains phénomènes comme le feu follet ou le feu Saint-Elme ; cette explication est insuffisante, car les lumières ont suivi M<sup>rs</sup> Jones et ont été aperçues aussi bien dans le sud que dans le nord du Pays de Galles, en des lieux où la nature du terrain exclut cette hypothèse. M. H. Bois pense que pour trouver une solution plausible de ces faits « il faut aller jusqu'à l'hallucination. » « Le plus vraisemblable, dit-il, bien qu'il y ait à cette explication des difficultés que je suis loin de méconnaître, le plus vraisemblable, c'est encore que les phénomènes lumineux ont pour origine des visions hallucinatoires, spontanées chez M<sup>rs</sup> Jones, suggérées contagieusement chez les autres, — même chez les reporters et les experts, car on sait bien que dans les expériences de ce genre, il faut avoir grand soin de ne pas prévenir la personne avec laquelle on expérimente de ce qu'elle doit voir<sup>3</sup>. »

Ces étranges apparitions lumineuses que tant de gens sérieux, pieux et raisonnables, attestent avoir vues, ne rappellent-elles pas des apparitions semblables dont la Bible nous parle ? Et ne devons-nous pas alors, sur ce point aussi, recourir à la même explication ? L'imagination peut avoir joué son rôle, en créant une image, une vue intérieure de l'idée

<sup>1</sup> H. Bois, p. 384. — <sup>2</sup> H. Bois, p. 387. — <sup>3</sup> H. Bois, p. 388.

ou du sentiment qui agitait l'esprit; mais plus souvent encore nous nous trouvons obligés d'accepter l'hallucination pour expliquer le fait.

Moïse au désert de Madijan a vu l'ange de l'Eternel lui apparaître « dans une flamme de feu au milieu d'un buisson et « voici le buisson était tout en feu et le buisson ne se consumait pas » (Ex. III, 2), pas plus que la lumière n'incendie la chapelle sur laquelle elle apparaît en terre galloise<sup>1</sup>. Et l'on ne pourrait pas même objecter à ce rapprochement que la vision de Moïse eut lieu en plein jour, puisque Mrs Jones reconnaît avoir constaté la présence de ses lumières dans les mêmes circonstances<sup>2</sup>.

Au matin de la Pentecôte les disciples étaient réunis, l'âme tendue par l'espoir, attendant toujours plus impatiemment la réalisation de la promesse de Jésus, l'envoi de l'Esprit de vérité, quand « tout à coup il vint du ciel un bruit comme celui d'un vent impétueux... et des langues semblables à des langues de feu leur apparurent, » (Act. II, 2, 3). Or, les phénomènes mystérieux du Pays de Galles ont aussi revêtu ces formes; on a vu des lumières surgir, « multiples et séparées comme des langues de feu<sup>3</sup>; » on a entendu des sons étranges, une « douce et belle musique; » ce fut déjà le cas lors du Réveil de 1859. Dans une réunion, à Beddgelert, le 6 février 1905, on fut témoin d'un phénomène encore plus frappant : « C'était une réunion où il y avait moins de gens que d'habitude. Tout à coup, il y eut comme un son subit; quelque chose sembla passer à travers la pièce, les visages changèrent d'expression, hommes et femmes tombèrent devant le Tout-Puissant. Une émotion inexplicable avait fait tressaillir tous les cœurs ensemble et plusieurs attestent qu'à partir de cet instant, ils ont été changés pour toujours<sup>4</sup>. »

Le même phénomène se produisit ailleurs encore. N'est-on

<sup>1</sup> Peut-être l'enlèvement d'Elie sur un chariot de feu et par des chevaux de feu serait-il simplement une vision hallucinatoire d'Elisée (2 Rois II), sans phénomène extérieur, sans orage, comme le répète encore M. G. Fulliquet dans *l'Ancien Testament à l'école du Dimanche*, p. 68.

<sup>2</sup> H. Bois, p. 354. — <sup>3</sup> H. Bois, p. 355. — <sup>4</sup> H. Bois, p. 383.

pas saisi par l'analogie qu'il y a entre ces apparitions, ces lumières sous forme de langues de feu, ce bruit subit qui « passe à travers la pièce » et la scène de la Pentecôte ? Il faut très probablement voir, dans l'un comme dans l'autre cas, un phénomène hallucinatoire, dû à l'émotion intense et provoqué chez tous par contagion suggestive, puisque chacun est dans les mêmes dispositions intérieures, au même degré de tension nerveuse et émotive.

Un rapprochement ne s'impose-t-il pas aussi entre la scène de la Transfiguration de Jésus, « son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière » (Mat. XVII, 2) et une curieuse expérience religieuse d'Evan Roberts ? Il assistait un jour quelque part à un culte, mais il était distrait ; il voyait toujours en pensée ses anciens camarades de classe, dans la salle d'école de son village. Il raconte lui-même ce fait en ces termes : « J'entendis une voix parlant clairement à mon oreille intérieure et me disant : va parler à ces gens. Pendant longtemps je ne voulus pas. Mais la pression devint toujours plus grande, tellement que je ne pouvais rien entendre du sermon. Enfin je cessai de résister et je dis : Seigneur, si c'est ta volonté, j'irai. Alors, en un instant, la vision se dissipa et la chapelle tout entière se trouva remplie d'une lumière si éblouissante que je pouvais à peine discerner le pasteur dans la chaire, dont j'étais séparé par une gloire comme celle du soleil dans le ciel<sup>1</sup>. »

Enfin il est un grand événement des temps apostoliques, toujours discuté et expliqué fort diversement, que ces phénomènes étranges du pays gallois nous semblent beaucoup aider à comprendre ; nous voulons parler de la conversion de Saul de Tarse.

Les récits qui la relatent sont assez difficiles à mettre d'accord ; ils contiennent des éléments qu'on n'arrive pas à expliquer et qui sont peut-être une modification de la tradition ; ainsi les écailles qui tombent des yeux de l'apôtre, après qu'Ananias lui eut imposé les mains. Nous ne prétendons

<sup>1</sup> W. Stead, ouv. cité, p. 32.

donc pas expliquer cet événement dans tous ses détails ; nous voudrions simplement essayer de montrer en quoi les phénomènes du Pays de Galles peuvent l'éclairer.

Lorsque Saul de Tarse se rend à Damas afin d'y saisir et d'y emprisonner les disciples du Christ, il sait ce que sont ces hommes ; il connaît leurs convictions ; il a pu de ses yeux, au martyre d'Etienne, mesurer la force et la grandeur de leur foi. Le tempérament de l'apôtre, — avant comme après sa conversion, plein de feu, ardent, marchant droit au but et sans hésitation, toujours préoccupé de la religion dans ce qu'elle a de plus profond : l'union avec Dieu et la soumission à sa volonté, — nous semble donner raison aux théologiens qui ont pensé que son changement total d'orientation spirituelle avait été préparé par un long travail intérieur, par des luttes réelles que suppose la parole : « Il te serait dur de regimber contre les aiguillons. » (Act. XXVI, 14.) Mais Saul pouvait fort bien ne pas se rendre compte du danger qu'il courait : il pouvait ignorer combien ce Jésus, qu'il persécutait, s'était emparé de lui ; le fait n'en existait pas moins dans le plus profond de son être, dans ce que les psychologues appellent la « conscience subliminale<sup>1</sup>. » En son âme Jésus avait déjà pris place ; il ne manquait plus à ce vaincu que de sentir la présence et le pouvoir de son vainqueur<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> « On a beau n'y pas prendre garde, tout ce qui se trouve à la marge de la conscience contribue puissamment, en orientant notre attention, à diriger notre conduite. Le trésor immense de nos souvenirs se trouve en arrière de cette périphérie subconsciente ; la pensée y puise sans cesse et ramène au jour mille débris du passé ; nos facultés, nos inclinations, nos connaissances sont là, dans l'ombre, prêtes à surgir quand il faudra. » W. James, ouv. cité, p. 197.

<sup>2</sup> « La présence d'une vie subliminale et la perméabilité de la conscience ordinaire sont les conditions nécessaires d'une conversion instantanée. Mais je suppose qu'un croyant vienne me demander, à moi psychologue, si je n'exclus pas ainsi toute intervention directe de Dieu, je lui répondrais franchement que la conclusion ne me paraît pas inévitable. Sans doute, les manifestations inférieures de l'activité subconsciente ne dépendent que du sujet lui-même, en ce sens que les impressions produites sur lui par les objets matériels, recueillies, conservées, élaborées à son insu par sa conscience subliminale suffisent à expliquer chez lui tous les phénomènes ordinaires d'automatisme. Mais on peut concevoir que la région subconsciente ait un double rôle. S'il existe, au-dessus du monde matériel,

La scène du chemin de Damas n'est que le dénouement de la crise, le moment solennel où, de la subconscience, le sentiment de la présence de Jésus jaillit brusquement dans le champ même de la conscience. Une lumière resplendit, une voix se fait entendre, Jésus apparaît aux yeux éblouis de Saul. Où tout cela s'est-il passé ? Extérieurement et objectivement ? Ou bien intérieurement, dans l'âme de l'apôtre ? Dans l'âme de Saul, certainement ; il est tout illuminé d'une lumière intérieure, c'est la rencontre de l'homme et de son Dieu ; mais l'émotion est alors si profonde, l'exaltation des sentiments si intense que Paul a une vision hallucinatoire. Il voit une lumière resplendir, comme les revivalistes gallois en ont contemplé en grand nombre, comme Evan Roberts a vu la chapelle remplie d'une lumière éblouissante, de telle sorte qu'il aperçoit à peine le pasteur en chaire, duquel il est séparé par « une gloire comme celle du soleil »<sup>1</sup>. L'apôtre Paul entend une voix, comme le jeune prédicateur du Réveil perçoit l'ordre d'aller prêcher à ses anciens camarades. Pour Paul la voix retentit du dehors ; pour Evan Roberts, c'est une voix qui parle à « son oreille intérieure » ; mais le phénomène est le même. Et l'on a de très nombreux exemples de ces deux formes d'hallucinations, que le Dr Binet-Sanglé appelle : *hallucination exoauditive verbale* et *endoauditive verbale*. M. Binet-Sanglé cite les cas de Benvenuto Cellini et de Descartes<sup>2</sup> ; nous en pouvons rapprocher encore celui de saint Augustin, où la voix est également perçue du dehors. L'évêque d'Hippone le raconte ainsi dans ses *Confessions* : « Comme je parlais de la sorte (il s'adressait à Dieu) et pleurais très amèrement dans une profonde affliction de mon cœur, j'en- un monde spirituel qui le domine, on peut admettre que la conscience subliminale constitue un champ plus propice aux impressions spirituelles que la conscience ordinaire, toute absorbée, à l'état de veille, par les impressions matérielles, vives et abondantes qui lui viennent des sens. Pour que la voix divine ne fût pas étouffée, il faudrait qu'elle retentît dans une région de notre âme où s'apaise le tumulte grossier du monde sensible. » W. James, ouv. cité, p. 205.

<sup>1</sup> Voir, pour d'autres cas de photismes, W. JAMES, ouvrage cité, p. 212 et suiv. L'auteur rappelle entre autres la vision de la croix de l'empereur Constantin.

<sup>2</sup> DR BINET-SANGLÉ, ouv. cité, p. 121.

tendis sortir de la maison la plus proche une voix, comme d'un jeune garçon ou d'une fille, qui disait et répétait souvent en chantant : « Prends et lis, prends et lis<sup>1</sup>. » Poussé par cette voix, il ouvrit son Nouveau Testament et trouva la parole qui provoqua sa conversion.

Si cette explication est juste, les compagnons de Saul n'auraient rien entendu ; et l'un des récits confirme cette hypothèse. Nous lisons dans Actes XXII, 9 : « Ceux qui étaient avec moi virent bien la lumière, mais ils n'entendirent pas la voix de celui qui parlait. » Dans Actes IX, 7, il est dit au contraire qu'ils entendaient la voix, mais ne voyaient personne. Y aurait-il eu pourtant, outre le phénomène psychique et physiologique dont Paul était le sujet, un phénomène naturel, de sorte que les compagnons auraient vu ou entendu quelque chose ? Il est impossible de se prononcer là-dessus ; mais il ne faut pas oublier les exemples, que nous avons déjà cités, de personnes au Pays de Galles qui ont entendu simultanément un « son étrange » ou bien « une musique délicieuse » ; et il faut se souvenir que dans le cas d'apparitions lumineuses, de photismes, les uns voient et les autres n'aperçoivent rien dans un même groupe de personnes. Saul a très bien pu entendre seul la voix qui lui parlait et voir seul la lumière resplendir, comme aussi, par suggestion, ses compagnons ont pu partager une partie de ses visions ou de ses auditions<sup>2</sup>.

L'état de faiblesse dans lequel il se trouve ensuite à Damas s'expliquerait par l'émotion morale intense qu'il a éprouvée et par la commotion nerveuse inséparable qu'il en a reçue.

En parlant de la conversion de Saul, nous ne pouvons nous empêcher de citer encore et d'en rapprocher deux exemples frappants que note M. H. Bois ; il y en a d'autres, nous ne prenons que ceux-ci :

A Trecynon<sup>3</sup>, un incrédule, membre de la Société des

<sup>1</sup> *Les Confessions*, p. 297, Paris, Garnier, 1865. Il ne faut pas oublier non plus l'exemple caractéristique du jeune Samuel. (1 Sam. III.)

<sup>2</sup> Car le récit des Actes ne nous rapporte pas toutes les paroles échangées entre Saul et ses compagnons.

<sup>3</sup> H. Bois, p. 230.

libres-penseurs, se trouvait dans la tribune quand Ewan Lewis, un libre-penseur converti, parla et il remarqua combien l'auditoire avait été ému par ses paroles. Parmi les auditeurs, il discerna son ami W. H. Dawis, le secrétaire de la société et il voulut descendre « pour lui demander l'explication philosophique de cette émotion étrange qui s'emparait de tout le monde. » Mais au moment où il s'apprêtait à descendre, il se sentit comme écrasé par une force irrésistible ; il se tordait dans sa douleur, s'efforçant de regimber contre les aiguillons. Il allait ouvrir la porte quand il fut vaincu. Incapable de résister plus longtemps, il s'écria : « Oh ! incrédule que je suis, nouveau Saul de Tarse, un blasphémateur, et voici Dieu peut me tordre comme un linge et faire de moi ce qu'il veut. » Il se convertit instantanément<sup>1</sup>.

A une autre date, dans une réunion, la foule avait chanté : *Nul excepté Christ ne peut satisfaire....* plusieurs fois de suite, et chaque fois que le chœur était répété, le « pouvoir » dans l'assemblée semblait gagner en force. Soudain un grand et fort gaillard de 40 ans tombe sur son siège comme s'il venait de recevoir un coup de fusil. Puis il crie, il glapit presque : « Seigneur, aie pitié. » Tout son corps tremble des pieds à la tête. Les assistants prient pour lui et puis chantent : *Je crois, je veux croire.* Pendant ce temps, cet homme se tord et se débat comme s'il luttait contre un cruel ennemi. Puis il se lève et chante avec les autres le *Diolch iddo*<sup>2</sup>.

Ces conversions ont une évidente analogie avec celle de Saul de Tarse ; il se peut même que cette dernière ne soit pas sans avoir exercé indirectement une influence sur ceux qui

<sup>1</sup> Parlant de ces phénomènes étranges qui accompagnent certaines conversions, M. W. James déclare qu'il lui semble « qu'ils n'ont par eux-mêmes aucune portée spirituelle, et bien que leur présence rende la conversion plus frappante pour le converti, on n'a jamais pu établir que ceux qui les éprouvent ont plus de persévérence et plus de valeur morale que ceux dont le cœur se transforme sans autant de tumulte. En somme, l'inconscience, les convulsions, les visions, les paroles involontaires, la suffocation ne sont dues qu'à l'existence d'une vaste région subliminale, supposant une grande instabilité nerveuse. » Ouv. cité, p. 212 et 213.

<sup>2</sup> H. Bois, p. 230.

en furent le sujet ; l'un d'entre eux y fait même allusion dans ses paroles au moment où la lutte est finie.

Nous devons revenir à d'autres phénomènes du même ordre que ceux dont nous venons de parler ; il s'agit des visions<sup>1</sup>. Celle de Paul et les autres que nous avons citées sont des visions hallucinatoires ; l'hallucination est une perception des sens à l'état de veille, — surtout de la vue et de l'ouïe, beaucoup plus rarement du toucher, — sans qu'un objet réel soit cause de cette sensation ; elle est provoquée par une interruption de contact entre les prolongements des cellules nerveuses, ce qui détermine une pression plus grande sur certains centres nerveux ; la fatigue, les excitants, les émotions violentes préparent cet état physiologique ; bien qu'il n'y ait aucun objet réel qui les provoque, le sujet perçoit alors, et d'une manière extrêmement nette, des sensations parfois étranges ; celles-ci ont pourtant comme point de départ des sensations précédentes, des images déjà vues, des idées incrustées dans la mémoire, des sentiments éprouvés. D'autres visions peuvent être tout simplement une représentation plastique particulièrement vive de l'imagination, qui dessine l'objet ou la scène dont l'intelligence a la conception purement spirituelle au même moment ; quelques-unes enfin sont d'une espèce beaucoup plus fréquente, ce sont les rêves. Il n'est pas toujours aisé de déterminer à quelle catégorie appartient la vision ; est-elle une hallucination ou une simple matérialisation de la pensée due à l'imagination ? est-elle un rêve en état de sommeil ou de somnolence, ce que M. Maury appelle une « hallucination hypnagogique » ? il faut se garder de préciser ; le phénomène tient parfois de l'une et de l'autre de ces

<sup>1</sup> Nous avons laissé absolument de côté, dans cette étude, les apparitions du Christ ressuscité. Ce fait a une telle amplitude dans les documents apostoliques et une si grande portée historique qu'il demanderait à être traité à part et exigerait une critique toute spéciale des traditions qui le rapportent. Mais nous pensons pourtant que, d'une manière générale, il rentre dans la catégorie des phénomènes que nous étudions ici et doit être expliqué psychologiquement et physiologiquement par des causes semblables à celles que nous indiquons dans les pages qui suivent.

formes de visions, et nous voyons le sujet lui-même hésiter et ne point savoir comment se prononcer. C'est le cas de Samuel Gobat, dans la vision qu'il eut durant la lutte qui provoqua sa conversion<sup>1</sup>. Peut-être est-ce ainsi qu'il faut aussi comprendre le doute de Paul à propos de son ravisement au troisième ciel<sup>2</sup>.

Il est certain, en tout cas, que les hommes les plus divers ont eu des visions. Mahomet a rencontré l'ange Gabriel, et c'est à lui qu'il attribue les révélations conservées dans le livre sacré des Musulmans. La tradition raconte que Luther, à la Wartbourg, a lancé son encrier à la tête du diable. Le major Davel, rempli du désir de délivrer le Pays de Vaud de la domination bernoise, y est poussé par les suggestions de celle qu'il appelle « la belle inconnue ». Scherer attribuait sa conversion à une apparition du Christ. Dans l'histoire religieuse, le nombre des visions est immense et leur objet infinité varié ; elles se rapportent pourtant toujours aux préoccupations habituelles de celui qui y est sujet : la vie religieuse et morale. La Bible nous a conservé une très riche collection de phénomènes de cet ordre et le Réveil gallois n'est pas moins fertile sur ce point.

D'une manière toute spéciale, Evan Roberts est doué du don de visionnaire<sup>3</sup> ; il voit « le diable qui ricane » ou « Jésus-Christ qui lui sourit<sup>4</sup>. » Il a eu « le privilège de parler à Dieu face à face comme on parle avec son ami<sup>5</sup>. » Pendant qu'il était en prière, durant une réunion, « une clef » lui apparaît ; il ne comprend pas d'abord le sens de cette vision, mais elle s'explique ensuite quand quatre personnes au cours du meeting proclament leur conversion. Cette clef était celle avec laquelle Dieu allait ouvrir ces cœurs.

<sup>1</sup> *Nos missionnaires* : *Gobat*, par E. KRIEG, p. 32.

<sup>2</sup> « Si ce fut dans son corps je ne sais, si ce fut hors de son corps je ne sais » (2 Cor. XII, 2).

<sup>3</sup> Mrs Jones est dans le même cas ; elle voit par exemple sa chambre pleine d'anges ou de reptiles ; H. BOIS, p. 382.

<sup>4</sup> H. BOIS, p. 404.

<sup>5</sup> W. STEAD, p. 30.

Une autre fois, comme il méditait sur l'impuissance des moyens d'évangélisation dont dispose l'église, il se rendit au jardin ; il était quatre heures de l'après-midi ; et voici, d'après son propre récit, ce qui lui arriva : « Soudain, dans la haie à ma gauche, je vis une figure pleine de mépris, de haine, de raillerie, et j'entendis comme un rire de défi. C'était le Prince de ce monde qui triomphait de mon désespoir. Mais brusquement apparut encore une autre figure, vêtue de vêtements blancs magnifiques, et brandissant de la main droite un sabre flamboyant. Le sabre s'abaissa et la première apparition s'évanouit aussitôt. » C'était le signe du triomphe de l'Evangile sur les puissances de ténèbres.

Dans les récits de visions que nous apportent le Réveil gallois et les livres de la Bible, il n'est pas toujours facile, avons-nous dit, de déterminer si l'on est en présence d'une hallucination positive, d'un rêve ou d'une création de l'imagination traduisant plastiquement la pensée ou le sentiment du sujet. Pourtant, quel que soit le processus physique auquel il faille l'attribuer, il est aisé, dans bien des cas, de retrouver les éléments qui ont été travaillés et coordonnés dans la vision.

Et nous pouvons appliquer à ces visions à l'état de veille, en ce qui touche à la source de leur contenu, les définitions qui nous sont données du rêve. M. le Dr Ed. Claparède définit le rêve : « La reviviscence de souvenirs oubliés, d'impressions passagères ou même restées subconscientes dès l'origine<sup>1</sup> ; » et M. Maury déclare que « le rappel des images et des sensations perçues durant la veille fournit le plus ordinairement au songe ses éléments<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Ed. Claparède, *Théorie biologique du sommeil*, *Archives de psychologie*, tome IV, 1905, p. 324.

<sup>2</sup> L.-F. Alfred Maury, membre de l'Institut, *Le sommeil et les rêves*, Paris, Didier & Cie, 3<sup>e</sup> édit., 1865, p. 39. Mais ce n'est pas là la seule origine des images ou des sensations du rêve. Un très grand nombre aussi proviennent d'une perception directe des sens, mais transformée par le travail du cerveau ; d'autres encore sont provoquées par l'état pathologique de l'un ou de l'autre des organes. Voir *Les rêves*, physiologie et pathologie par le Dr Ph. Tissié, Paris, Alcan, 1890.

Si nous poussons nos investigations dans ce sens, à propos des visions d'Evan Roberts ou de quelques héros bibliques, il nous est assez aisé de reconstituer la genèse de celles-ci.

Evan Roberts voit le diable ou Jésus, parce que sa pensée est sans cesse préoccupée de la lutte entre les êtres qui personnifient le mal ou le bien à ses yeux ; il aperçoit une clef, ou Satan mis en fuite par une apparition armée d'un glaive, après avoir prié avec ferveur afin que Dieu ouvrît les cœurs de la foule assemblée ou lorsqu'il se rend au jardin, souffrant à la pensée de la faiblesse de l'Eglise en face de la puissance du mal. Son cerveau a donc travaillé sur des données religieuses et morales qui existaient déjà en lui.

Les mêmes conclusions s'imposeront à nous si nous considérons certaines visions des temps apostoliques.

Corneille était en prière lorsqu'un ange lui apparaît et lui dit : « Envoie maintenant des hommes à Joppé et fais venir Simon surnommé Pierre ; il est logé chez un certain Simon, corroyeur, dont la maison est près de la mer. » (Act. X, 5, 6.) Cette précision paraît, à première vue, étrange, extraordinaire, miraculeuse ; pour quelques-uns elle est justement une raison de tenir le récit pour apocryphe. Ne peut-on pas pourtant l'expliquer d'une manière satisfaisante, en recourant aux exemples observés par la psychologie expérimentale de nos jours, et de la même façon que nous avons exposé l'origine des visions d'Evan Roberts ?

Corneille voit apparaître un ange qui lui dit : « Tes prières sont exaucées, fais chercher l'homme que je t'indique, c'est lui qui t'apportera ce dont tu as besoin. » (Act. X, 32.) Il est aisé de penser, d'après le peu que nous savons du centenier de Césarée, que celui-ci, prosélyte adorateur du Dieu d'Israël, éprouvait profondément le besoin d'être instruit plus complètement encore des choses de la foi, d'être guidé plus avant dans la vie religieuse ; il demandait à Dieu, fréquemment et avec ferveur, de l'éclairer ; cette ferveur explique donc la vision qui apporte une réponse. Mais il y a encore la précision concernant le nom et le logis de Pierre.

Là aussi nous pouvons faire une supposition très plau-

sible, qui n'est néanmoins qu'une hypothèse. Césarée et Joppé ne sont pas bien éloignées ; il est donc permis de penser que pendant le séjour que l'apôtre Pierre faisait dans la seconde de ces deux villes, des Juifs l'avaient entendu parler à la synagogue et avaient appris à connaître celui qui passait pour le chef de la secte nouvelle. Les circonstances les ayant amenés à Césarée, ils avaient raconté à la sortie du culte de la synagogue, sinon pendant le culte, ce qu'ils avaient vu et entendu, citant les noms, précisant sur la résidence de l'apôtre et la personne de celui qui était son hôte. Corneille avait entendu ces renseignements, sans peut-être même y apporter d'attention ; dans la ferveur de sa prière, ils ont jailli de sa conscience subliminale avec toute l'exactitude qui surprend et qui lui a permis d'envoyer aussitôt chercher l'apôtre<sup>1</sup>.

Une expérience toute récente nous permet de supposer que cette hypothèse, — tout en lui laissant ce caractère, — a beaucoup de vraisemblance. Il s'agit d'un rêve que M. Henri Jaccard, maître au collège d'Aigle, raconte dans les *Archives de psychologie*<sup>2</sup>. Il cherchait l'étymologie d'un groupe de noms de lieux : les Levaux, Levaux, le Vaud, etc., tous de même origine. Or, à quelques jours de là, pendant le sommeil de la nuit, il eut en rêve l'explication cherchée ; il vit nettement cette solution : « *Levaux* n'est pas autre chose que le mot anglais *level* qui signifie *niveau*. » Le lendemain, il fit

<sup>1</sup> « ... Notre mémoire peut, à notre insu, garder des traces d'impression ; nous portons alors en nous, sans nous en apercevoir, une série d'idées qui nous ont été jadis communiquées ou que nous devons à un travail antérieur ; elles sont contenues dans notre esprit sans que nous nous en doutions. Quand ces idées s'offrent à nous, elles ont alors tout le caractère d'une conception nouvelle, du produit d'une opération spontanée ou immédiatement précédente de notre intelligence » (L.-F. Alfred Maury, ouv. cité, p. 431.) Maury raconte un de ses rêves de cet ordre. Il se voit transporté, comme enfant dans un port où il aperçoit un gardien qui lui dit son nom. Renseignement pris auprès d'une vieille servante, il y avait eu réellement un gardien du port de ce nom, au temps de l'enfance de l'auteur. Il en avait oublié l'existence et le nom ; « le rêve, en l'évoquant, m'avait comme révélé ce que j'ignorais. » (Ouv. cité, p. 70.)

<sup>2</sup> Tome IV, 1905, p. 370.

aussitôt des recherches dans un dictionnaire anglais et dans Littré; l'étymologie était juste; or, M. Jaccard fait remarquer qu'il ne sait pas l'anglais et il explique comme suit sa curieuse découverte: « Evidemment j'aurai lu, je ne sais quand, une phrase où s'est trouvé ce mot anglais qui s'est logé dans mon cerveau et celui-ci l'a conservé inconsciemment jusqu'au moment où mon subliminal l'a évoqué. »

La scène correspondant à celle de Corneille, l'extase de Pierre<sup>1</sup> sur le toit de sa demeure, lorsqu'il voit descendre vers lui la nappe remplie d'animaux de toute espèce, et la vision de Paul à Troas, lorsqu'il entend une voix lui dire: « Passe en Macédoine et viens nous secourir » (Act. X, 9 et suiv. et XVI, 9, 10), sont plus faciles à expliquer. Pierre était déjà tourmenté par la question des relations à entretenir avec les païens, d'autant plus qu'il était en contact plus direct avec eux, dans l'important port de mer où il séjournait en ce moment; d'ailleurs Jésus lui-même n'avait-il pas déjà posé le problème à ses disciples, lors de sa rencontre avec la femme cananéenne, en leur disant: « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie. » (Marc VII, 24 et suiv. et Jean X, 16). Et quant à Paul, en face de la mer qui le séparait de l'Europe, à Troas où il avait sans doute rencontré plus d'un matelot ou d'un trafiquant macédonien et comme il se demandait de quel côté il devait aller proclamer son message de délivrance, n'est-il pas tout naturel que ses préoccupations l'aient porté à regarder du côté de ces terres invisibles vers lesquelles le poussaient sa foi ardente de missionnaire et sa connaissance des ténèbres profondes dans lesquelles ces païens cheminaient encore?

La vision de Pierre et celle de Paul n'ont fait que traduire plastiquement, et comme si elles venaient de l'extérieur à leur conscience, des pensées qui étaient déjà dans leur âme.

<sup>1</sup> Les visions de Pierre, de Corneille, d'Evan Roberts que nous avons rapportées sont d'ordre extatique. « L'extase constitue un véritable rêve à l'état de veille;... à ne considérer que l'opération intellectuelle qu'elle implique, on peut définir l'extase: un ravissement de l'esprit dans les images qu'il contemple et les idées dont il est préoccupé. » Maury, ouv. cité, p. 235 et 237.

Les éléments pouvaient n'être pas tous directement conscients, ils n'en étaient pas moins présents<sup>1</sup>.

## V

## Télépathie.

Il a paru dernièrement une traduction française d'un opuscule allemand dont l'auteur n'aime que les solutions entières et les affirmations définitives. Nous y trouvons, dès les premières lignes, cette déclaration extraordinaire : l'« évangile est un bloc qu'il faut accepter ou rejeter », suivie un peu plus loin de celle-ci : « la connaissance religieuse que Jésus eut, par exemple, d'événements futurs et *des pensées d'autrui* est inexplicable par les lois de notre psychologie ; elle est un miracle<sup>2</sup>. »

Une semblable ignorance des progrès de la psychologie, dans une tentative d'apologie chrétienne toute moderne, surprend étrangement ; elle prouve combien les idées nouvelles, les expériences récentes ont peine à passer du cabinet d'étude des savants ou du laboratoire de l'expérimentateur dans la mentalité moyenne des contemporains.

Cette « connaissance », — qui n'a rien de spécifiquement religieux, — « des pensées d'autrui » est un phénomène étudié depuis longtemps et que diverses hypothèses ont déjà réussi à éclairer un peu et à faire sortir, en tout cas, du domaine du miraculeux, au sens habituel que l'on attribue à ce terme.

Et nous voudrions précisément examiner encore certains faits bibliques à la lumière de quelques autres qui viennent d'être constatés lors du mouvement revivaliste au Pays de Galles et qui se meuvent dans le même cercle. Il s'agit de phénomènes télépathiques. Ceux dont nous parle le Nouveau Tes-

<sup>1</sup> Voir aussi comme exemple d'analyse des éléments de semblable travail à l'état de rêve : *Quelques faits d'imagination créatrice subconsciente*, par Miss Franck Miller, *Archives de psychologie*, tome V, 1906, p. 36 et suiv.

<sup>2</sup> *Les miracles du Nouveau Testament sont-ils suffisamment documentés ?* par LOUIS DE GERDELL, trad. par ARNOLD PORRET, p. 5-6.

tament et auxquels nous faisons allusion sont bien connus ; voici, par exemple, la rencontre de Jésus et de Nathanaël au cours de laquelle le Rabbi de Nazareth fait cette brusque déclaration à son futur disciple : « Avant que Philippe t'ap-pelât, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu. » (Jean I, 46-52.) Plus tard, c'est la conversation de Jésus avec la femme samaritaine au puits de Jacob ; cette pauvre femme, qui n'avait guère compris les promesses toutes spirituelles du Maître, ni ses allusions à l'« eau » qu'il offrait et qui devait jaillir jusque dans l'éternité, est remplie d'admiration et de confiance lorsque celui qui n'est qu'un étranger à ses yeux lui révèle un fait de sa vie : « Tu as eu raison de dire : je n'ai point de mari, car tu as eu cinq maris et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. » (Jean IV, 18.)

Les temps qui suivent la mort de Jésus nous apportent aussi le récit de deux événements semblables, qui sont véritablement curieux et frappants. C'est d'abord l'avertissement mystérieux que reçoit le diacre Philippe de se lever et d'aller « du côté du midi, sur le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza, celui qui est désert » (Actes VIII, 26) ; c'est ensuite l'histoire d'Ananias et de Saphira (Actes V, 1-11), ou du moins, dans cette histoire, la connaissance que Pierre a du mensonge et de la tromperie des deux époux.

Ces faits bibliques semblent ne pouvoir s'expliquer autrement que par la télépathie, cette télégraphie sans fil d'âme à âme, de cerveau à cerveau, où les centres nerveux jouent le rôle d'appareils de transmission et de réception, sans que rien ne les relie extérieurement d'une manière sensible, c'est-à-dire sans communication par la parole ou de toute autre manière. Mais si, pour d'autres cas plus proches de nous, — ainsi ceux que nous fournit le Réveil gallois, — nous possédons des données suffisantes pour nous permettre un essai d'explication, il faut avouer que les phénomènes religieux dont les récits du Nouveau Testament nous gardent seuls le témoignage sont décrits d'une manière si brève que l'on a l'impression de ne point posséder les éléments les plus importants du problème. Par exemple, qu'est-ce que Jésus a

vu en réalité quand il dit à Nathanaël : « Je t'ai vu sous le figuier » ? Quelle était la distance qui séparait, en cette circonstance, les deux hommes ? Autant de réponses que nous devrions avoir, afin de pouvoir discuter avec quelque sécurité, et qui nous manqueront toujours.

Quoi qu'il en soit, voici les cas semblables que nous découvrons parmi les événements religieux tout récents, auxquels nous empruntons nos points de comparaison.

A un moment donné de sa carrière, Evan Roberts a été largement doué du don de seconde vue, de lecture de pensées ; attribuant les découvertes qu'il faisait ainsi à une révélation directe de l'Esprit-Saint, il s'est laissé entraîner si loin dans cette direction que son système nerveux et sa santé en ont été fortement ébranlés.

Dans un meeting où il manifesta peut-être pour la première fois ce don, Evan Roberts déclare brusquement qu'il y a un « Anglais » dans l'assemblée qui cherche à l'hypnotiser ; il le conjure avec énergie de quitter la salle sur-le-champ ou de demander au Seigneur de lui pardonner. Un magnétiseur en tournée à Liverpool, où la chose se passa, a déclaré ensuite avoir réellement envoyé un de ses aides à la réunion dans l'intention d'hypnotiser le revivaliste<sup>1</sup>.

Dans la même soirée, un nouvel incident tout aussi dramatique se produisit. « Evan Roberts était en train de prédire des conversions, lorsque tout à coup son front se rembrunit et il déclare qu'un homme s'est plaint du dérangement d'être obligé de lever la main. » Il s'agit de l'invitation adressée aux convertis de lever la main, afin de permettre le contrôle de ceux qui font profession d'appartenir déjà au groupe des disciples de Jésus. Cette question se renouvelle parfois dans une même soirée d'une manière très fréquente et fatigante. Evan Roberts ne se contenta pas de la remarque que nous venons de citer ; il précisa, devant le malaise de tous : « Ce n'est pas un Anglais, ce n'est pas une Galloise, c'est un Gallois.... c'est un ministre.... il est sur cette plateforme.... » Or il paraît que deux pasteurs s'étaient réellement plaints, l'un à

<sup>1</sup> H. Bois, p. 481-482.

l'autre, de l'obligation de lever si souvent la main<sup>1</sup>. Mais si l'on peut prétendre que, dans ce cas, une finesse particulièrement délicate de l'ouïe suffise à expliquer le phénomène, cela devient impossible lorsqu'on entend Evan Roberts affirmer par exemple ceci : « Je sais quand des personnes prient pour moi dans des lieux éloignés. Je puis les entendre. Il y a quelque temps, je causais avec le père de Sidney Evans. Dans le cours de la conversation, je pouvais entendre une femme qui priait pour moi dans une autre ville. Il n'y avait pas à s'y tromper<sup>2</sup>. »

Sidney Evans, lui aussi, fut le sujet de phénomènes du même genre ; dans une réunion où l'assemblée est très émue, où l'excitation qu'il éprouve est considérable, il s'écrie soudain dans « un paroxysme de douleur » : « Il y a ici un Judas. C'est un Anglais. Il y a ici un Judas ; c'est la raison d'être de toutes ces larmes. C'est l'un des plus terribles messages que j'ait jamais donnés. » Quand on éprouve le meeting, on constate qu'un homme reste assis, qui avait autrefois fait partie durant cinq ans de la congrégation ; ce serait le renégat en question<sup>3</sup>.

Enfin, voici quelque chose de plus frappant encore ; nous citons le récit même que M. Henri Bois fait de ces cas de communication de pensée à distance et d'action directe sur des personnes qui ne sont pas au courant de ce qui se passe et se trouvent éloignées de l'individu ou de l'assemblée qui agit ainsi sur elles. « Dans une réunion, une femme prie avec insistance pour son mari qui a refusé de venir et reste impénitent ; vers l'aube, — car la réunion se prolonge toute la nuit, — on voit entrer cet homme avec, sur son visage, une expression étrange ; il s'avance et raconte que la frayeur s'est saisie de lui, qu'il a dû se lever, s'agenouiller, qu'il vient de se donner au Sauveur ; il lui a fallu venir en rendre témoignage. A plusieurs reprises, après des prières pour tel ou tel incrédule, on a vu celui-ci entrer soudain et déclarer à l'assemblée que le Seigneur avait vaincu ses résistances. »

« Dans une réunion de prière, un jeune homme intercé-

<sup>1</sup> H. Bois, p. 484. — <sup>2</sup> H. Bois, p. 537. — <sup>3</sup> H. Bois, p. 544.

dait pour son compagnon, quand celui-ci entra pour faire la confession suivante : « Je viens tout droit du public-house » (café ou cabaret) où j'avais demandé et payé une consommation. Comme je la portais à ma bouche, j'ai été saisi d'un fort tremblement et quelque chose m'a dit, au dedans de moi, que je devais venir à la réunion et me donner à Jésus-Christ. »

« A Caerphilly, ....des gens sautent de leur lit au moment même où l'on prie pour eux, en les nommant par leurs noms, dans les chapelles » ; poussés par une force mystérieuse, ils se lèvent et, sans même s'habiller, enfilent un pardessus et accourent à la réunion<sup>1</sup>.

Ne pouvons-nous pas conclure de là que les phénomènes que décrivent les récits bibliques que nous avons rappelés sont provoqués par les mêmes causes ? Encore une fois, il ne s'agit que d'hypothèses et les données fournies par les documents du Nouveau Testament sont trop brefs pour permettre un jugement ; en outre ils ont pu être l'objet de divers remaniements involontaires durant leur transmission orale, jusqu'au jour, assez lointain, où les écrivains sacrés les fixèrent sous leur forme définitive. Mais enfin, n'y a-t-il pas une réelle ressemblance entre ce qui s'est passé au Pays de Galles, entre ces actions psychiques si remarquables, et la pénétration du regard spirituel de Jésus dans la pensée de Nathanaël et dans le cœur de la femme samaritaine, ou bien encore la lecture troublante que fait l'apôtre Pierre du secret d'Ananias et de Saphira ? Et ces appels à distance, comme la voix que transmet le téléphone, qui retentissent dans l'esprit de ces hommes accourant de loin à la réunion où l'on vient de parler d'eux, ne font-ils pas penser à l'ordre que reçoit Philippe le diacre de se rendre sur la route de Gaza, où il rencontrera l'eunuque éthiopien ?

L'avertissement télépathique ne va pas, d'ailleurs, toujours directement d'une personne à une autre ; comme une dépêche de télégraphie sans fil qu'un poste intermédiaire recevrait et transmettrait à un troisième, il peut passer par

<sup>1</sup> H. Bois, p. 225-226.

la subconscience d'une tierce personne, avant d'être perçu comme conscient par celui qui en prend connaissance.

M. le professeur Th. Flournoy a étudié, suivant les méthodes les plus exactes, un cas semblable de télépathie indirecte. Cet exemple peut encore contribuer à appuyer ce que nous venons de dire. Nous le résumons en traits rapides<sup>1</sup>.

Une dame B., qui avait été institutrice dans une famille russe à Kazan et qui était rentrée à Genève, rêve une nuit, — dans la nuit du 9 au 10 décembre 1883, — qu'elle se promène aux environs de Kazan, où elle rencontre une voiture. Elle s'en approche et y aperçoit une personne couchée qui lui annonce que la directrice de l'établissement d'instruction dans lequel on a placé ses anciennes élèves, « quittera l'Institut le 17. » M<sup>me</sup> B. écrit aussitôt la chose à la mère des jeunes filles qu'elle avait élevées ; la lettre met dix jours pour accomplir le voyage ; elle arrive donc à destination trois jours après le 17 décembre. Or, à cette date, on avait réellement emmené du bâtiment de l'école le corps de la directrice de l'institut, qui venait de succomber à une maladie très rapide. M. Flournoy explique ainsi ce cas de télépathie : la directrice en question, par la conscience subliminale, aurait eu connaissance de son état, prévoyant l'issue fatale et la date de sa réalisation. Elle l'aurait inconsciemment communiquée à son amie de Kazan, la mère des deux élèves de la dame genevoise, et c'est chez cette dernière seulement que le pressentiment serait devenu conscient dans le rêve qui l'avait frappée à tel point qu'elle l'écrivit aussitôt à Kazan. Les lettres à ce sujet existent encore ; le fait est aussi exactement observable que possible ; M. Flournoy, tout en l'expliquant comme nous venons de le résumer, n'affirme pourtant rien ; il se tient sur une prudente réserve et dit même que le hasard pourrait bien aussi avoir amené ce rapprochement étrange du rêve et de l'enlèvement du corps de la directrice de l'institut, au jour prévu par le message onirique.

<sup>1</sup> *Note sur un songe prophétique réalisé*, par Th. Flournoy. *Archives de psychologie*, IV, 1905, p. 58 et suiv.

## VI

**Conclusion.**

La prudence d'un savant habitué à l'observation des faits psychologiques, comme M. Th. Flournoy, nous avertit de nous tenir, à notre tour, sur la réserve. Il s'agit d'éviter toute généralisation qui ne serait point suffisamment justifiée ; il faut s'abstenir d'affirmations qui ne reposent pas sur des faits très nettement observés et classés, sur des documents indiscutables.

Nous ne prétendons donc point que les divers phénomènes religieux dont nous avons parlé, et que nous avons comparés à d'autres analogues qui se sont produits durant le Réveil gallois, doivent être expliqués avec certitude de la manière dont nous l'avons fait. Il nous semble, simplement, que cette explication est celle qui répond le mieux à notre désir de connaître et de comprendre ; car enfin, ce n'est que par la comparaison de nombreux faits du même ordre que l'histoire religieuse de l'humanité arrivera à classer et à déterminer les phénomènes divers, dont le passé et le présent nous fournissent tant d'exemples.

En matière biblique on se contente trop souvent d'exégèse, d'analyse du texte en dehors de tout point de comparaison ; on veut déterminer le genre et la causalité d'un phénomène, par le moyen de la critique interne et sans s'éclairer d'autres faits similaires. Il faut de plus en plus nous affranchir de cette manière de voir qui consiste à considérer un peuple, un temps donné, comme soumis à une action divine toute spéciale, en dehors des lois habituelles qui régissent l'enchaînement des causes et des effets. Cette erreur est fréquemment, bien qu'inconsciemment, celle de la théologie chrétienne qui, devant deux phénomènes semblables et pour ainsi dire identiques, classe l'un dans les événements miraculeux et divins, s'il s'est passé aux temps apostoliques, tandis que l'autre est taxé de supercherie et attribué à une superstitieuse ignorance s'il se produit tout près de nous.

Les voix qui retentissent dans les airs, les langues de feu qui surgissent dans une assemblée sont autant de révélations directes de la Divinité, lorsque nous en trouvons le récit au premier siècle de l'ère chrétienne; mais les lumières de M<sup>rs</sup> Jones au Pays de Galles, les visions de Bernadette Soubirous dans la Grotte de Lourdes, ne sont que des hallucinations sans importance, parce qu'il s'agit de faits tout récents. L'on croit que Dieu dut employer une fois de tels moyens pour parler aux hommes et les convaincre de sa puissance et de la grandeur de son message, mais que depuis lors il y a totalement renoncé.

Nous croyons au contraire que Dieu parle aux hommes, dans le plus profond de leur être et qu'ils entrent véritablement en relations avec lui; nous croyons que Dieu est la force même qui anime le mécanisme énorme et délicat de l'Univers physique et moral; mais nous ne pouvons admettre qu'il soit intervenu autrefois, et durant un certain temps, d'une manière toute spéciale, qu'il aurait définitivement abandonnée.

Et ces hallucinations, — voix entendues, lumières entrevues, — ces visions et ces rêves, qu'ils se produisent aujourd'hui ou qu'ils datent d'il y a deux mille ans, nous les mettons sur le même pied; nous y voyons un phénomène identique, que ce soient les apôtres Paul ou Pierre, le revivliste Evan Roberts ou Bernadette de Lourdes qui en soient le sujet. Ce n'est pas dans l'hallucination, dans la vision, dans le phénomène extraordinaire que nous trouvons le message, l'action de Dieu, mais dans ce qui précède et a provoqué la manifestation extatique.

Un Paul, un Corneille, un Pierre, un diacre Philippe, comme Evan Roberts, M<sup>rs</sup> Jones et d'autres chrétiens du Pays de Galles ont vu des lumières, ont entendu des voix, ont contemplé des visions mystérieuses, parce que leurs centres nerveux se trouvaient dans un état d'excitation intense sous le coup d'une émotion considérable. Et ces phénomènes pathologiques ont été étudiés avec une exactitude toute scientifique par de nombreux savants modernes, qui s'efforcent

d'en pénétrer les causes. Mais, si ce que ces chrétiens ont vu et entendu est toujours du domaine de la religion, c'est que leur âme entretenait d'une manière particulièrement profonde cette communion de la créature avec son Créateur.

Ce qui a précédé la vision ou l'extase importe avant tout, car c'est dans la prière fervente, sous l'humiliation du pécheur, par l'élan de la foi, que l'âme était entrée spirituellement en rapport avec l'infini divin. Si ces hommes n'avaient pas connu et aimé Dieu, ils n'auraient pas eu de visions ou d'hallucinations religieuses. Ces phénomènes ne reproduisent donc ordinairement que les préoccupations profondes de l'être spirituel ; un homme religieux a des visions religieuses, mais un fumeur d'opium, provoquant artificiellement l'excitation de ses centres nerveux contemplera au contraire des visions sensuelles, se mouvant dans la sphère de ses pensées habituelles.

D'ailleurs la vraie force du Réveil gallois ne provient pas des lumières de M<sup>rs</sup> Jones, des lectures de pensée d'Evan Roberts, ni des visions nombreuses que tant de personnes eurent durant ces temps de ferveur ; elle réside dans leur foi ardente, dans leur conviction inébranlable que Dieu est avec eux, en eux, et travaille par eux à éclairer, à fortifier les âmes et à les affranchir du joug du mal. Ce n'est point dans les phénomènes cités que nous trouvons la preuve de la puissance de Dieu à travers ce grand mouvement revivaliste, mais dans ces vies transformées, dont on nous parle avec une admiration et une émotion bien justifiées : cette police et ces tribunaux qui chôment parce qu'il n'y a plus ni querelles ni procès ; ces débiteurs qui viennent payer de vieilles dettes ; ces cabarets sans clients ; ces pauvres chevaux de mine, qui s'en vont maintenant sous la caresse de leurs conducteurs, au lieu des coups et des jurons auxquels ils étaient habitués. C'est, prise ici dans un sens exclusivement spirituel, la réponse que Jésus donnait aux envoyés de Jean-Baptiste : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. » (Luc VII, 22.)

De même, aux temps apostoliques, la présence de Dieu devient sensible à ceux qui revivent cette époque à travers les récits des écrivains sacrés, par les conversions spirituelles opérées, par les innombrables manifestations d'amour intense, de justice, de fraternité, par cette humilité profonde du pécheur, par cette joie divine du pardon et cette conviction inébranlable que rien ne peut séparer de l'amour de Dieu celui qui vit avec Jésus-Christ, en Jésus-Christ.

Ce qui importe seul à nos yeux, par conséquent, ce n'est pas le phénomène (hallucination, vision, lecture de pensée), dont nous connaissons la cause physique, mais l'inspiration qui lui donne sa forme et dicte son contenu. Ces visions sont produites de la même manière que les tableaux d'une lanterne à projections ; la flamme qui éclaire celle-ci et projette l'image, c'est l'excitation nerveuse, l'émotion violente ; mais cette flamme fera apparaître des tableaux fort divers, suivant les verres que l'on fera passer devant elle ; de même l'émotion fera jaillir une vision très différente d'un cœur rempli de Dieu ou d'une âme sensuelle ou simplement indifférente.

Et tout cela n'est que momentané, passager, rapide comme l'éclair parfois. Il faut que nous trouvions surtout dans ses actes et ses paroles un reflet de la vie de sa foi et de la pureté de son cœur pour qu'un être humain nous apparaisse vraiment comme étant en communion avec Dieu. Et le Paul de l'Aréopage, le Paul de l'épître aux Romains est certainement bien plus puissant, au point de vue religieux, que celui qui fut ravi un jour au troisième ciel ou qui vit sur le chemin de Damas une lumière éblouissante resplendir sur lui.

Mais ici pourtant, une question se pose. Les phénomènes que nous venons d'étudier sont anormaux ; l'excitation, l'émotion qui les provoque et le trouble que celle-ci apporte ou révèle dans les centres nerveux ne font-ils pas de ceux qui y sont sujets des dégénérés, des malades ?

Le Dr Binet-Sanglé, professeur à l'Ecole de psychologie de Paris, dans son livre sur *Les prophètes juifs*, ne se fait pas faute de le dire, et, après avoir cité un cas spécial de dérangement mental qu'il rapproche de l'exemple de Jésus, il fait

même cette remarque : « Si Iéschou de Nazareth, au lieu de prêcher les paysans du Guelil-ha-goyim et les pêcheurs du lac de Génézareth, eût essayé de fonder une secte nouvelle dans le Paris des Trois Glorieuses, il eût été immédiatement dirigé sur un asile pour le plus grand bien de la société<sup>1</sup>. » Et il émet avec gravité cette opinion surprenante : « Les religions sont nées le jour où des hommes de bonne foi ont déclaré qu'ils avaient vu un dieu en songe ou à l'état de veille et ont été capables de le décrire ; » par conséquent, « lorsqu'il n'y aura plus d'hallucinations ou plutôt lorsque l'hallucination sera connue du public dans sa cause et dans son mécanisme, les religions auront vécu<sup>2</sup>. »

Donc tous ces hommes, prophètes et apôtres, y compris leur Maître et Seigneur Jésus de Nazareth, sont des malades, des dégénérés mystiques que l'on pourrait enfermer sans dommage ; que dis-je, ce serait même « pour le plus grand bien de la société. »

Telle n'est point l'opinion de chacun. M. Boutroux ne peut admettre que le fait d'avoir des visions classe un homme au rang des malades et il rappelle qu'au nombre de ceux qui devraient alors rentrer dans ce cadre, il faudrait par exemple mettre Descartes et Socrate<sup>3</sup>. Et n'est-ce pas M. Emile Faguet qui a raison lorsqu'il demande dans une chronique sur la *Névrose géniale* : « Avez-vous vu un homme normal, vous ? A condition de ne pas l'étudier, oui !... Nous sommes tous des malades. L'homme parfaitement sain est une abstraction ; l'homme normal est une idée pure. Chez les hommes de génie on remarque ce qu'on ne voit pas même chez le commun des mortels. Si leur névrose est forte on triomphe. Si leur névrose est insignifiante on la compte tout de même. Elle fait nombre. Et dans tout cela, quoi en définitive ? Absolument rien, si ce n'est que tous les hommes sont imparfairement sains et que les hommes de génie sont des hommes<sup>4</sup>. »

Sous cette forme badine se cache une vérité. M. Binet-Sanglé abuse des termes hébreux, il fait grand étalage d'érudition

<sup>1</sup> Dr BINET-SANGLÉ, p. 144. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 64-66. — <sup>3</sup> H. Bois, p. 408. — <sup>4</sup> *Le Journal* (Paris), 26 février 1900.

puisée simplement dans la Bible de M. Ledrain, mais il ne se pique point de sérénité scientifique ; et dès qu'il parle de questions religieuses, il oublie les principes qu'il a lui-même posés à l'entrée de son livre. Ces principes se rapprochent de ceux de M. E. Faguet ; ils sont seulement exprimés en termes plus techniques. C'est donc à M. Binet-Sanglé que nous emprunterons la réfutation de ses propres idées.

Dans une introduction sur la « psychologie des dégénérés », notre auteur avertit tout d'abord qu'il ne faut « pas de parti pris attacher au mot dégénéré un sens péjoratif<sup>1</sup> ». Voilà qui est bien ; voici qui est mieux encore. On doit au contraire attribuer une valeur particulière à certains dégénérés ; écoutez plutôt :

« La société ressemble à une machine qui, pour bien fonctionner, a besoin d'organes fort divers. Ils n'ont pas tous le même volume, le même poids, la même forme, la même résistance : au point de vue du bon fonctionnement de la machine ils ont tous la même valeur. Le déclic vaut l'arbre de couche. L'arbre de couche, c'est l'homme normal, sain et robuste, plein de bon sens et d'énergie rythmée. Le déclic, c'est le dégénéré. Le dégénéré constitue un des éléments, *peut-être le principal élément du progrès*<sup>2</sup>. C'est lui qui le plus souvent fait les découvertes, institue les réformes, hâte les évolutions, suscite et dirige les révolutions. En science, en art, en politique, en religion, son rôle est primordial. Ne le méprisons donc pas<sup>3</sup>. »

Nous voilà loin de ces malheureux prophètes, bons tout au plus à enfermer. Nous enregistrons avec plaisir cette déclaration préliminaire, tout en regrettant que M. le Dr Binet-Sanglé l'ait si vite perdue de vue.

Et c'est d'après cette affirmation que nous conclurons.

Les hommes dont nous venons de parler, les chrétiens de Jérusalem ou du Pays de Galles, peuvent donc être plus ou moins sensibles, plus ou moins émotifs ; de nature ou sous

<sup>1</sup> BINET-SANGLÉ, *ouv. cité*, p. 16.

<sup>2</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>3</sup> BINET-SANGLÉ, p. 17.

l'influence de l'intensité de leur vie spirituelle, de leur ferveur religieuse, l'équilibre de leurs forces physiques peut être dérangé en quelque mesure, dans le sens de la prédominance exagérée de certains centres nerveux ; cette rupture d'équilibre que nous constatons partout où une fonction est exercée d'une manière trop exclusive au détriment des autres explique par conséquent ces phénomènes que la science a réussi à classer et à expliquer : hallucinations, visions, télépathie ; elle n'atteint nullement leur intelligence, elle ne diminue en rien leur valeur intellectuelle et morale, ni n'atténue l'importance de leur rôle social.

Elle n'affaiblit pas davantage leur autorité vis-à-vis de nous. Nous allons en effet à eux non point à cause de ce qu'ils ont vu ou entendu d'extraordinaire, mais attirés par la richesse de vie véritable que nous découvrons en eux, car nous entendons sourdre dans leur âme les sources d'eau vive dont parle Jésus.

Nous nous laissons guider par leurs enseignements, parce que nous sentons à leurs paroles qu'une voix plus puissante que la leur se fait entendre par leur bouche, et parce que nous comprenons à leurs actes qu'une énergie plus grande que celle de l'homme seul les soutient ; par eux, enfin, nous entrevoyons mieux la destinée de l'humanité, sa noble origine et son glorieux aboutissement. Nous les sentons en communion intime et vivante avec Dieu, non point grâce à quelques faits surprenants de leur vie, mais à cause de l'orientation même de cette vie, guidés dans notre jugement par ce principe éternel qu'a proclamé Jésus-Christ et que nous leur appliquons aussi : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de mon chef. » (Jean VII, 19.)

C'est l'expérience morale et religieuse faite à leur école, et sous leur direction, qui nous donne seule la conviction de la réalité de la mission qu'ils avaient à remplir au sein de l'humanité.

---